

Partir en écriture 2012/2013

"A la recherche des territoires perdus"

**4 auteurs dramatiques partis à travers le monde
en reviennent avec une pièce de théâtre**

- Alexandra Badea à Tokyo**
- Luc Tartar dans le Yucatan au Mexique**
- William Pellier en vélomoteur de Lyon à Orléans**
- Sabryna Pierre à Stockholm**

Contact

Fanny Prud'homme, secrétaire générale, conseillère artistique
Théâtre de la Tête Noire
T 02 38 73 02 00
contact@theatre-tete-noire.com



Avec le soutien de la SADC.

Le Théâtre de la Tête Noire est subventionné par la Ville de Saran, le Ministère de la Culture et de la Communication—DRAC Centre, la Région Centre, le Département du Loiret.

Partir en écriture 2012/2013

"A la recherche des territoires perdus"

Présentation

Présentation du Théâtre de la Tête Noire.....	p.3
L'Origine de Partir en écriture.....	p.4
Le Cahier des charges.....	p.5
Les auteurs partis en écriture.....	p.6

Edition 2012/2013

Alexandra Badea.....	p.7
Luc Tartar.....	p.11
Sabryna Pierre.....	p.20
William Pellier.....	p.31

Le Théâtre de la Tête Noire, scène conventionnée pour les écritures contemporaines

L'histoire du théâtre à Saran est celle d'une rencontre entre une compagnie et un lieu jusqu'à se fondre en une seule dénomination **le Théâtre de la Tête Noire**.

Le Théâtre de la Tête Noire mène une action de création, de diffusion et de formation centrée sur le répertoire d'aujourd'hui. Le projet artistique, conduit par Patrice Douchet, metteur en scène a pour première mission de créer des spectacles destinés à être présentés sur le territoire national. Le Théâtre est impliqué dans plusieurs projets et réseaux européens.

En partenariat avec la ville de Saran et avec le soutien de la DRAC Centre, de la région Centre et du département du Loiret, le Théâtre de la Tête Noire propose dans une salle de 200 places une programmation exigeante destinée à tous les publics (théâtre, musique, chanson française, Jeune Public...), des lectures, des rencontres, des débats et accueille en résidence des compagnies et des auteurs...

En accompagnement des spectacles à destination du public scolaire, le théâtre met en place des actions de sensibilisation et met à disposition des enseignants une Valise Théâtre, véritable outil de découverte du théâtre d'aujourd'hui.

En soutien aux auteurs, le Théâtre développe de multiples actions : **Text'Avril**, un festival dédié à l'écriture contemporaine, **Partir en écriture**, un dispositif singulier de commandes de textes, **un comité de lecture** qui permet la découverte de textes inédits, **une Théâtrothèque** (bibliothèque de prêt de textes d'auteurs contemporains).

Le Théâtre de la Tête Noire est aussi un lieu **de formation** et encadre des ateliers théâtre pour tous les âges à partir de 8 ans et des interventions en milieu scolaire (Options Théâtre, Aux Arts Lycéens, Ateliers de pratique artistique, accompagnement éducatif...).

Plus d'informations sur www.theatre-tete-noire.com

L'origine de "Partir en écriture"

Tout est poétiquement parti de là.

« Lors d'un séjour à Lisbonne en 2005, j'ai pris un soir le Ferry pour me retrouver en face de la Ville Blanche, le long d'un quai à l'abandon, et là, tout au bout de cette enfilade d'anciens entrepôts pelés, tagués, squattés, un café posé dans la brumeuse lumière du Tage avec une vue sur le célèbre Pont du 25 Avril 1974. Saudade. Cet endroit s'appelle El Ponto Final. ». Le Point Final... Joli début pour une commande d'écriture à des auteurs ! »

« A l'occasion de mes précédentes mises en scène, j'ai déjà pratiqué l'immersion en terres étrangères seul ou en compagnie d'équipes artistiques. Ce fût le cas au Japon avant la création du texte *Hiroshima mon amour* de Marguerite Duras, au Bénin puis au Burkina Faso avec la coproduction du spectacle *Papiéritudes* écrit par Euloge Béo Aguiar, puis en Suède, sur l'île de Faro pour l'adaptation du film *Persona* de Bergman par Pascale Lemée (*Lettres d'Elisabet Vogler à son fils*), et plus récemment aux Iles Lofoten en Norvège pour préparer *Mattis*, adaptation du roman de Tarjei Vessas, *Les oiseaux*.

D'autres expériences de répétitions dans des sites isolés ont été menées ces dernières saisons, les îles de Sein, de Ouessant, Belle-Ile en mer ont ainsi accueilli auteurs, scénographes, photographes et comédiens du Théâtre de la Tête Noire pour des sessions de réflexions, d'écritures, d'expérimentations sur les spectacles en cours d'élaboration. De là s'est confirmé un intérêt grandissant pour les récits de voyage et par conséquent pour les écrivains voyageurs.

Commande d'écriture, aubaine ou galère ?

J'avais envie d'interroger cet espace particulier qui consiste à dire à un auteur : « Votre écriture nous intéresse, accepteriez-vous d'entrer dans nos contraintes et d'y trouver suffisamment d'enjeux personnels pour vous permettre de rester au cœur de votre désir d'écrivain ? ». A partir de là, comment faire pour que la commande ne soit ni réductrice, ni trop imprécise ? L'idée d'une destination plutôt qu'un sujet m'est apparue plus ouverte ; chaque auteur pouvant déterminer sa propre forme sans contrainte de distribution préalable, sans durée imposée et surtout sans thème pré-établi. Le théâtre voulait juste se positionner dans un rôle incitatif, déclencheur et en aucun cas dans celui d'un passeur de commandes avec obligation de résultats.

Les écrits « attendus » se doivent d'être dans le mouvement même de la démarche poétique de l'écrivain. Je veux inscrire cette commande en dehors de ces parenthèses professionnelles qui se multiplient et qui font courir le risque d'une instrumentalisation des auteurs, à l'écart donc des propositions performances éphémères et ludiques et assez loin des opérations dites d'action culturelle avec auteur associé. Cela ne signifie pas pour autant qu'il s'agit d'une carte blanche pour touristes littéraires. Les auteurs l'ont bien compris puisque tous se sont engagés dans des voies alliant fiction issue de leur imaginaire et échanges concrets avec les pays rencontrés ».

Patrice Douchet

Cahier des charges

A l'origine de ce projet, la volonté de faire de la commande un réel déclencheur d'écriture...

1/ La durée et les conditions pratiques de la résidence

- Un minimum de deux semaines sur place a été fixé mais chaque auteur décide de la durée de son voyage. Chaque auteur organise lui-même son voyage.
- Une somme forfaitaire permet la prise en charge des transports et des frais d'hébergement.
- Rémunération des auteurs : une « bourse d'écriture » est versée à chaque auteur sous la forme d'une cession des droits du texte écrit.

2/ Nature du texte « commandé »

Dimension dramatique forte (éviter la dimension contemplative)

La seule consigne donnée aux auteurs concerne la nature théâtrale du texte. Nous voulions échapper aux carnets de notes ou autres journaux de voyage pour aller directement vers l'écriture dramatique, celle qui réclame la participation de l'acteur, de sa voix.

Cela ne remet pas en cause l'intérêt porté aux écrits préparatoires, complémentaires ou périphériques que constituent les notes, poèmes.

Aucune contrainte concernant le type de texte, la durée de la pièce et le nombre de personnages n'a été fixée.

Point de départ : une incitation poétique

3/ Les liens avec des partenaires privilégiés

Mise en relation de chaque auteur avec un établissement scolaire ou un groupe de spectateurs choisis en lien avec le projet d'écriture de l'auteur

Rencontre en amont et au retour du voyage.

Pendant le voyage, mise en place d'une correspondance avec l'auteur (correspondance via internet, e-mail ou forum de discussion).

Les auteurs partis en écriture

2006: El ponto final (Le point final)

Philippe Afort / Forêt amazonienne (Pérou) pour l'écriture de *L'Homme sans*

Gérald Dumont/ Chine par le transsibérien pour l'écriture de *TaklaMakan*, édité aux Editions Lansman. Prix de L'InédiThéâtre. Création en mai 2011. Accueil au Théâtre de la Tête Noire en 2012.

Gilles Granouillet/ Ukraine pour l'écriture de *Vesna*, édité à Actes Sud-Papiers et créé en 2007. Accueil au Théâtre de la Tête Noire et tournée en Ukraine.

William Pellier / Ile du Spitzberg pour l'écriture de *Vesterne*/texte qui a reçu le Prix d'écriture théâtrale de Guérande en 2013 et l'aide à la création du CNT en 2014.

Karin Serres / Lisbonne pour écriture de *Marzia*, édité chez Théâtrales. Création à Lisbonne dans une traduction portugaise en janvier 2011.

Carole Thibaut / Ile de Ouessant pour l'écriture de *l'Ile*

2008: A partir d'une image (photographique, picturale ou mentale)

Jalie Barcion/ Egypte pour l'écriture du texte *Road-movie Alzheimer*, création en 2012 à Evreux, accueil au Théâtre de la Tête Noire.

François Cervantes/ Espagne pour écriture de *La vie de Phano*/inédit

Claudine Galea/ Budapest pour écriture du texte *Leurs Vies silencieuses*/inédit

2010: Est-ce que je parle du monde quand je parle de moi ?

Carine Lacroix : Grèce/Texte *A Cran*

Sylvain Levey / micro-voyages à 3 kms heure / *Gros*, texte en cours d'écriture

Dominique Paquet / Mongolie/texte *La Curiosité des Marmottes*.

Sabine Tamisier / Alpes françaises/ texte *Galino*, éditions Théâtrales.

2013 : "A la recherche des territoires perdus"

Alexandra Badea / Japon / texte : *La Terre Tremble*

William Pellier / road-movie en mobylette de Lyon à Orléans / texte en cours d'écriture

Sabryna Pierre /Suède / texte en cours d'écriture

Luc Tartar / Mexique / Texte *Ayam*, en cours de traduction, projet de création au Mexique

2016 :

Philippe Malone

Stéphanie Marchais

Sandrine Roche

Alexandra Badea

**Résidence au Japon
du 18 octobre au 2 novembre 2012**

Texte : "La Terre Tremble"

représenté par l'Arche Editeur

Lecture à Text'Avril 2013

Mise en lecture par Martine Héquet

Lecture à l' Epsad / Théâtre Ouvert

Mise en lecture Véronique Bellegarde avec les élèves comédiens, en 2e année,

Alexandra Badea



Alexandra Badea est metteuse en scène, scénographe et auteure. Née en Roumanie en 1980, elle suit une formation de metteur en scène à l'Ecole nationale supérieure d'art dramatique et cinématographique I. L. Caragiale à Bucarest. Depuis 2003, elle vit à Paris.

En 2003, Alexandra Badea reçoit pour la mise en scène de *Lebensraum* de Israël Horowitz, le Prix du meilleur spectacle au Festival de Piatra Neamt et le Prix pour la virtuosité dans l'expression d'une idée contemporaine au Festival des Jeunes metteurs en scène de Buzau. Depuis 2005, elle est artiste associée à la compagnie Europ'artes et met en scène *Fuck, you, Eu.ro.Pa !* de Nicoleta Esinencu, *Espaces d'une nuit blanche* création collective, *4.48* de Sarah Kane, *La femme comme champ de Bataille* de Matei Visniec, *Histoires de Famille* de Biljana Srbljanovic. A l'initiative de la CITF, elle participe à la Mission Pépinières à Projets en juillet 2007 en Avignon. Au printemps 2008, elle crée *69* de Igor Bauersima (entrée au répertoire) au Théâtre national de Timisoara et *Le Complexe Roumanie* de Mihaela Michailov (Prix Uniter 2007 pour la meilleure pièce) au Théâtre national I. L. Caragiale à Bucarest. En août et septembre 2008, elle est respectivement en résidence d'écriture au Tarmac des auteurs au Congo-Kinshasa et à Lasi en Roumanie où elle écrit *Immigration jetable* et *4*4* (dont elle signe l'installation/performance). À l'automne 2008, elle est artiste en résidence au Centre international d'accueil et d'échanges des Recollets à Paris. En mars 2009, elle crée *Comment Barbie traverse la crise économique* de Mihaela Michailov (entrée au répertoire) au Théâtre national de Timisoara. En septembre 2009, elle crée son texte *Contrôle d'identité* au Tarmac de la Villette. En octobre 2009, elle collabore avec l'auteur Sonia Chiambretto au Festival ActOral à Marseille.

Ses textes *Mode d'emploi* (primé aux Journées de Lyon des auteurs de théâtre 2008), *Contrôle d'identité* et *Burnout* sont publiés en septembre 2009 chez l'Arche Editeur.

Burnout a été lu au festival Text'Avril en 2010.

Bibliographie

Mode d'emploi, Contrôle d'Identité, Burnout, L'Arche Editeur, 2009.



Note d'intention

Pourquoi Tokyo?

Quelques idées de départ

Quand on m'a proposé de partir en écriture toutes les destinations se sont mélangées dans ma tête. Pour mettre un peu d'ordre je me suis concentrée sur le thème proposé : *A la recherche des territoires perdus* et j'ai senti le besoin de le renverser en quelque sorte. Je vais chercher à me perdre dans un territoire inconnu. J'ai cherché une destination éloignée de ma culture, où je ne pourrai pas comprendre même pas les lettres affichées sur les murs. Je voulais vivre dans l'impossibilité de communiquer par les mots. Pour en arriver à un autre échange.

J'ai pensé au Japon, à la Russie, au Vietnam, au Cambodge et ensuite le choix d'une métropole s'est imposé, car mon écriture est profondément ancrée dans l'espace urbain. J'ai besoin d'être violentée par l'énergie d'une ville bruyante, bizarre, remplis de corps et du béton. Tokyo c'était donc mon choix.

J' imagine trouver une ville débordée par les nouvelles technologies, par la vitesse, par la technique qui n'est pas encore entrée en Europe. J' imagine d'être prise dans un mouvement continu, rapide, imposé par un rythme de travail de plus en plus rapide. J' imagine aussi une ville romantique, où la blessure du temps soit visible dans la nature, dans les murs, dans les visages des inconnus, dans les œuvres des artistes contemporains. Mais surtout j' imagine que je serai surprise, que je pourrai oublier parfois les clichés de ma propre culture et me laisser imprégner par une nouvelle découverte.

Je ne pars pas avec une idée arrêtée pour mon texte, mais je réfléchis depuis quelques semaines à une pièce liée au tourisme de masse où des individus isolés dans leur travail et dans leur microcosme social des quatre coins du monde pourraient se croiser. Ce sera ça ou peut-être autre chose, mais la ville sera sans doute présente quelque part.

Photos de son voyage sur <https://www.facebook.com/alexandra.badeatokyo>

Le texte : *La Terre tremble*

Tokyo. Destination provisoire pour des personnages en provenance des quatre coins du monde, que des raisons diverses - professionnelles, amoureuses, familiales - ont conduits dans cette ville. Destinées parallèles animées par un même désir de fuite, aspirant à une autre vie. Sans le savoir, ils vivront ensemble le tremblement de terre qui bouleversera leur existence.

Extrait, début de la pièce

HAMA, Nicosie

"Tu commandes encore un whisky dans ce lounge bar devant Ledra Palace

En regardant loin de l'autre côté de la frontière/

Tu ne comprends rien à cette ville et à ses histoires

Et personne n'en parle

Mais tu t'en fous pas mal/

Tu allumes ton I-pad tu te connectes sur ton compte bancaire

Et tu fais un virement de 10 000 dollars sur un compte polonais

Le compte de la mère de ton fils

Une aventure qui a mal tourné à Beyrouth /

« Argent envoyé. J'espère que tu me laisseras un peu tranquille pour un temps»

Tu envoies le message et elle te répond tout de suite après

« Tu le verras quand la prochaine fois ? Il me demande tout le temps. »

Tu décides de ne pas lui répondre/

Ishara arrive

Une sri-lankaise superbe croisée le premier jour de ton arrivée sur cette île

Vous avez passé du bon temps ensemble mais là elle commence à plomber l'atmosphère en te demandant que se passerait-il après

C'est la question standard que toutes les femmes te posent deux jours après leur premier orgasme avec toi/

Vous finissez vos verres

Tu l'emmènes à l'Hôtel Nicosia

Vous faites ce que vous avez à faire et après tu lui demandes de te laisser

- J'ai besoin de rester un peu seul
- On se verra demain ?
- Oui. Je t'appelle
- Tu appelles ?
- Je t'ai dit que je t'appelle, je t'appelle
- Le matin !
- Le matin
- On pourra prendre le petit déj ensemble. Je pourrais venir te chercher
- Je t'appelle
- Appelle !

Elle sort/

Tu sors aussi sur ta terrasse tu regardes les palmiers et tu commences à en avoir marre de cet endroit

Alors tu emballes tout rapidement

Tu descends à la réception, check out rapide, 5980 euros et c'est parti vers l'aéroport"

Luc Tartar

**Résidence au Mexique
du 19 octobre au 2 novembre 2012**

Texte : Ayam

Traduction en espagnol par Humberto Pérez Mortera
Projet de création en cours au Mexique

Luc Tartar



Luc Tartar, auteur dramatique, romancier, comédien, a été boursier à plusieurs reprises du ministère de la Culture, du Centre national du Livre et de la région Ile-de-France.

Il a été auteur associé au Théâtre d'Arras de 1996 à 2006.

Il est l'auteur de deux romans, *Le marteau d'Alfred* et *Sauvez Régine*, parus aux Editions de l'Amandier, ainsi que d'une vingtaine de pièces de théâtre, parues aux Editions Lansman et aux Editions Théâtrales. *Roulez jeunesse !*, mis en scène par Marie Normand, tourne actuellement en France.

Les yeux d'Anna, Prix de l'Inédithéâtre 2010, et *S'embrasent*, créée à Montréal par le Théâtre Bluff dans une mise en scène d'Eric Jean, ont été traduites en espagnol par Humberto Pérez-Mortera et seront bientôt jouées à Mexico dans des mises en scènes de Boris Schoemann et Hugo Arrevillaga.

Mutin !, qui traite des fusillés de la Grande Guerre, sera jouée en 2013-2014 le long de l'ancienne ligne de front, par la compagnie L'art mobile, dans une mise en scène de Gil Bourasseau.

Bibliographie

Romans : *Sauvez Régine*, Editions de l'Amandier, 2010,

Le Marteau d'Alfred, Editions de l'Amandier, 2005

Théâtre. Aux éditions Lansman

En découdre, 2011

Les Yeux d'Anna, 2010

S'embrasent, 2009

Mademoiselle J'affabule et les chasseurs de rêves, 2007

Parti chercher, 2006

En voiture Simone, 2006

Estafette-Adieu Bert, diptyque, 2005

Petites Comédies de la vie, 2004

Papa Alzheimer, Information sur le schnaps 2003

La Dame blanche, Editions Théâtrales, 2002

Terres arables, 2000

Les Arabes à Poitiers, 1999

Lucie ou le fin mot de l'histoire, in Nouvelles Ecritures 2, 1998

Zéro, Editions Domens, 1997

Site de Luc Tartar : <http://www.luc-tartar.net/>

Note d'intention

A la rencontre des descendants des Mayas.

Je m'intéresse à la civilisation maya depuis un certain temps : sa puissance, son déclin, sa disparition, la découverte par les conquérants espagnols de ses cités enfouies sous la forêt tropicale...

Ce qui m'intéresse, au-delà du mystère d'une civilisation disparue, c'est son rapport à la mort et ce qu'en retiennent les hommes d'aujourd'hui. Il n'est qu'à voir le récent fantasme provoqué aux Etats-Unis, en France et en Europe, par la supposée fin du calendrier maya, au prochain solstice d'hiver 2012, pour comprendre que notre intérêt pour cette civilisation est révélateur de notre propre rapport à la mort.

Un temps prévu autour de ce solstice d'hiver, j'ai finalement choisi d'articuler mon voyage autour de la fête des morts, fin octobre, début novembre. Je partirai le 18 octobre, passerai deux jours à Mexico à la découverte du Musée National d'Anthropologie et de ses salles consacrées aux Mayas, puis me rendrai à Mérida, capitale du Yucatan, où je trouverai en Conchi Léon, auteure et metteuse en scène d'origine maya, une guide attentive et perspicace, qui attire déjà mon attention sur ce qui se passe actuellement autour de la cellule familiale yucatesque : de récentes études ont tiré le signal d'alarme sur l'inquiétant taux de suicide adolescent du Yucatan, le plus élevé du Mexique. Que se passe-t-il chez les adolescents du Yucatan ? Quel mal-être, quel rejet, quel cri de désespoir ou quelle fascination pour la mort ?

Je terminerai mon voyage avec l'ahurissante fête des morts mexicaine, qui semble convoquer, dans un mélange festif, le profane et le sacré, ce qui est sans doute une manière d'appivoiser l'inenvisable.

Aller à la rencontre de descendants mayas, les questionner sur leur quotidien, sur leur vie dans le Mexique d'aujourd'hui, sur leur rapport à la mort, c'est aussi interroger et bousculer mes thèmes de prédilection. J'y sens déjà l'espace d'une écriture...

Luc Tartar
4 septembre 2012

Des interlocuteurs privilégiés

La classe de 4e de Madame Daban, du collège Jean Pelletier de Saran-Orléans, va suivre les étapes de ce voyage.

Récit de la résidence d'écriture

Blog: <http://luc-mexique.blogspot.fr/>

Mexico : La mort partout

vendredi 19 octobre 2012

Mexico.

10 millions d'habitants.

Sa démesure et sa folie.

La ville s'apprête à fêter les morts et les étals des marchés, les échoppes improvisées sur les trottoirs, ou les petits présentoirs des marchands ambulants, sont surchargés de squelettes qui pendouillent, de têtes de morts de toutes dimensions, d'effigies de la mort dans tous les costumes, de papiers finement découpés, destinés à être suspendus dans les rues, et dans lesquels apparaissent encore et toujours, des représentations multiples de la mort.



La mort est même "mise en boîte", c'est un comble !

D'adorables petites boîtes multicolores et scintillantes rivalisent de fantaisie et d'imagination en mettant la mort en scène dans toutes sortes de situations : la mort se marie, mange, fait de la boxe !

A Mexico, ce vendredi 19 octobre 2012, première étape de mon voyage, la mort est affichée, exposée, fêtée. Au-delà de l'aspect commercial de l'événement, finalement moins choquant que l'imagerie Halloween qui s'exporte dans tous les coins du monde, il s'agit bien ici de culture. La mort est partout, on la côtoie tous les jours, elle fait son lit de conditions de vie particulièrement rudes, de la violence et de la pauvreté.

Donner à la mort un caractère festif, dans un rituel qui mélange allègrement le profane et le sacré, c'est une façon de l'appivoiser, de cesser d'en avoir peur. Et de fait, elle paraît sympathique, en tout cas bien inoffensive, cette mort colorée avec laquelle on se mettrait presque à danser.



J'imagine que tout cela va monter en puissance dans les prochains jours, j'ai hâte de voir ça.

Je suis complètement sous le charme de cet imaginaire qui aide aussi le voyageur et l'étranger que je suis à apprivoiser cette ville de Mexico dont l'odeur âcre m'a littéralement sauté à la gorge dès ma sortie de l'aéroport. L'altitude de la ville et la pollution rendent la respiration malaisée. La simple montée d'un escalier provoque un début de crise d'asthme ; se retrouver compressé dans une foule active et toujours en mouvement n'arrange pas les choses. Les voitures prennent la ville d'assaut, les embouteillages sont légion ; les coups de klaxon rageurs des automobilistes et les coups de sifflet stridents des policiers postés à chaque carrefour rajoutent à l'ambiance survoltée.

Malgré tout ça, les habitants de la capitale vaquent à leurs occupations dans une attitude presque nonchalante. Ici, on marche, on parle, on mange sur le pouce dans la rue, on fait cirer ses chaussures, on fait la queue pour prendre le bus, on s'entasse dans le bus, on descend du bus, on affronte la ville, sa violence et son rythme de folie avec un calme de tous les instants.

Les passants ne semblent pas enfermés dans une stérile indifférence à autrui et la rencontre a lieu : « Eres el esposo de mi amiga Isabelle. » me dit en souriant une dame à un passage piéton. Et comme elle insiste, me prenant effectivement pour le mari de son amie Isabelle, je réponds un peu bêtement ma phrase clé : « Soy Frances, no hablo bien espanol ».

Il va falloir que je fasse des progrès au cours des prochains jours si je ne veux pas passer pour le gringo de service !

Premier contact avec les Mayas

mardi 23 octobre

Mérida, ville blanche.

La vision est nette depuis l'avion : cette ville à l'architecture peu élevée (peu d'immeubles) forme une tache blanche qui contraste avec le bleu de la mer et le vert de la forêt tropicale, que nous venons de survoler.

Je fais le voyage entre une vieille dame et un jeune homme au profil typiquement maya. J'observe discrètement ce voisin, qui ressemble traits pour traits aux rois, dignitaires ou guerriers mayas, que j'ai vus dimanche à longueur de stèles au musée national d'anthropologie : le même front large et fuyant (pas autant qu'à l'époque, où l'on n'hésitait pas à forcer la nature et à déformer le crâne des bébés en leur appliquant une plaque sur le front), le même nez, les mêmes yeux légèrement globuleux... L'ensemble pourrait être disgracieux mais il n'en est rien. Il s'en dégage même une certaine noblesse. Nouveau coup d'œil vers mon voisin. C'est sûr, c'est un roi...

Conchi Léon, auteure et comédienne mexicaine, d'origine maya, vient me chercher à l'aéroport de Mérida. La chaleur est écrasante. Nous allons déjeuner avec son amie Anaé. Au Mexique, on déjeune très tard, à partir de 14h30 et jusque vers 16h-17h. Les restaurants travaillent pendant tout l'après-midi, ou presque. La conversation se fait en espagnol et tourne autour des Mayas. Conchi me confirme l'inquiétant taux de suicide des adolescents du Yucatan. Et notamment chez les descendants des Mayas. Les raisons sont multiples d'après elle. Nous aurons l'occasion d'en reparler.



Je me rends à pied sur le Zocalo, la place centrale. La nuit tombe et la ville me présente son premier visage, celui d'une ville coloniale dont l'architecture en impose. Les Espagnols ont érigé leurs monuments en lieu et place des monuments mayas, pour

signifier leur puissance. On raconte que la cathédrale de Mérida a été construite avec les pierres d'un temple maya. Ici, autour du Zocalo, les monuments se succèdent : cathédrale, Palais du gouverneur, Palais de l'Indépendance, Casa Montejo...

La ville a gardé de ce passé glorieux une certaine élégance, prisée des touristes. Je tombe sur un spectacle de danses, soi-disant mayas. Les danseurs sont jeunes, beaux, ils ont entre 15 et 20 ans et le sourire aux lèvres. Sourire un peu figé, légèrement tendu. Les danses s'enchaînent, de plus en plus rythmées, et un couple rate son pas, entraînant la chute de quatre ou cinq danseurs. Tous se relèvent, arborant le sourire de rigueur. Mais le miroir est fêlé. Ces danseurs qui s'exécutent pour les touristes me racontent une autre histoire. La réalité est beaucoup plus rude que ces façades qui resplendent dans la nuit. Et, derrière la Mérida coloniale, je devine une autre ville, populaire, métissée, plus pauvre que ce qu'un premier aperçu du centre ville peut laisser croire.



Un déplacement le lendemain en voiture avec Conchi et Anaé me confirme mes impressions : la ville de Mérida, peu étendue, laisse vite place à une campagne aux dures conditions de vie. Nous partons voir une particularité géologique de la région, les « cénotes », sortes de grands trous d'eaux creusés dans la roche.

Sur le chemin, nous traversons des villages dans lesquelles la population maya est majoritaire. Population pauvre, très pauvre. Les maisons sont petites. J'aperçois par les fenêtres des intérieurs rudimentaires : une table, des chaises, un hamac. Pas de lit, ici on dort dans des hamacs. Les enfants jouent dans les rues, des chiens efflanqués semblent collés au sol.

Ces mots, aperçus de la voiture : « ...programme gouvernemental pour l'amélioration des conditions de vie des populations indigènes. »

Le mot « indigènes » résonne dans ma tête.



Nous entrons dans un magasin, louons des vélos. Au retour, la mère de famille est en train de tisser une étole, qui sera probablement vendue dans les magasins pour touristes. Elle nous fait une démonstration rapide.

Un petit garçon est là, qui a l'air si triste. Ses yeux tombent. Je le prends en photo. J'ai l'impression de lui voler quelque chose. Qu'est-ce que je lui ai donné en échange ?

Honorer ses morts pour goûter au bonheur d'être vivant...

vendredi 26 octobre 2012

Des croix, des fleurs, des fruits, des bougies, de l'encens et des têtes de morts.

Où suis-je ? Au Mexique, pardi !

La foule qui se presse autour de moi remonte lentement cette rue des quartiers sud de Mérida. La fête des morts commence ce soir et va se dérouler en plusieurs étapes pendant quelques jours.

Conchi, Anaii et Espéranza m'accompagnent à l'Ermita Santa Isabel où se regroupe une bonne partie de la ville. Il est dix-huit heures et une dame vêtue du costume traditionnel yucathèque me tend un prospectus sur lequel je lis "Paseo de las animas". Une procession va avoir lieu dans cette rue.

Déjà je n'en crois pas mes yeux : les gens sont sur leur trente et un, beaucoup portent le costume traditionnel, une robe blanche rehaussée de fleurs multicolores pour les femmes et la chemise blanche et le chapeau blanc pour les hommes. Les enfants ne sont pas en reste et eux aussi portent la tenue. Le tout est très élégant et donne à cette foule beaucoup d'allure.

Mon regard est attiré par plusieurs autels, couverts d'offrandes, au centre desquels trône la croix catholique. J'aperçois des enfants qu'on fait prier devant un de ces autels et qu'on prend en photo. Ma première réaction est mitigée, je goûte peu cette ferveur religieuse. Mes réserves vont tomber d'un coup lorsque je vais comprendre la portée de l'évènement.



Chacune des familles du quartier a installé un autel devant sa porte pour honorer ses morts. A côté de la croix, sont exposées les photos des disparus. Et autour de ces photos, c'est une profusion d'offrandes de toutes sortes : des fruits, des fleurs, des plats traditionnels, des boissons, des bougies, de l'encens...

Il s'agit d'offrir au mort tout ce dont il peut avoir besoin dans l'au-delà. Cette façon d'honorer ses morts en exposant sur le pas de sa porte l'histoire de la famille et la relation qu'on avait avec les défunts est vraiment bouleversante.

Par ailleurs, c'est aussi l'occasion pour chacune des familles de se réunir autour de l'autel, de poser pour les photographes. Je passe devant des familles qui semblent réunies au complet. Aucune tristesse dans les regards. Ce que je sens, c'est le bonheur des gens d'être là, vivants, et une certaine fierté, aussi, d'être ensemble, d'être unis, vieux et jeunes mélangés. Ce mélange des générations est très impressionnant et donne à cette fête son caractère populaire. Enfin, ce qui me séduit par-dessus tout, c'est qu'en se présentant ainsi dans la rue, dans l'espace public, chaque famille fait acte de vie et cette fête réussit le tour de force d'honorer les morts mais également, et peut-être plus encore, les vivants.



Tout à coup, voici que s'avance une mariée à tête de mort. Cette jeune fille, sur le visage de laquelle on a peint une tête de mort, est une "novia", une fiancée. L'image est saisissante. Et comme si cette novia avait donné le signal, les fantômes et les squelettes apparaissent de tous côtés. Ce sont, pour la plupart, des enfants et des adolescents, parfois de jeunes adultes. Les maquillages sont parfaits, réalisés avec beaucoup de soin. On devine le plaisir que prennent les jeunes à se grimer, à se costumer, et eux aussi sont très fiers de poser pour les photographes. Il y a de plus en plus de monde, l'ambiance est bon enfant, on joue de la musique, on vend et on achète de quoi se restaurer, avant de partager le pain et les offrandes en famille et avec les étrangers de passage.

La nuit tombe, les bougies s'allument une à une et l'atmosphère devient vraiment étrange. Je n'ai jamais vu ça. L'encens fait tourner les têtes et, avec tous ces morts qui m'entourent, je finis par me demander où je suis.

Les enfants s'amusent, courent dans les rues. On joue de la musique, ça parle fort, on mélange allègrement les vivants et les morts, le sacré et le profane, et la procession des âmes remonte lentement la rue. C'est magnifique. Ces ombres blanches, ces âmes qui s'avancent, ces têtes de morts, la lueur des bougies...

Je me souviendrai longtemps de ce "Paseo de las animas". La procession des âmes...

Ayam, texte inédit

C'est la fête des Morts. Un jour particulier pour tous, une journée irrémédiable pour Dulce qui a 15 ans aujourd'hui, pour Ayam son frère, et pour Enrique son fiancé. Tous les trois sont des descendants mayas. Ayam et Dulce gagnent leur vie en dansant dans la rue pour les touristes. Ils sont victimes de violences familiales et tentent d'échapper à leur quotidien en se réfugiant régulièrement dans la forêt, au bord du cenote. Ce soir, en ville, la fête bat son plein. Ayam cherche désespérément sa sœur, avec un pressentiment sourd... Ayam, Dulce, et Enrique racontent la journée où tout s'est joué. C'est le récit d'une vengeance, celle du face à face avec le père. Ils prennent la parole pour tous les personnages : la touriste, le père, Eliceo un jeune lycéen, l'animatrice télé, le chorégraphe, tous spectateurs ou acteurs du drame.

Extrait

Un cenote dans la forêt tropicale.

Enrique : Tu le fais ?

ayaM : Et toi ?

Enrique : Si tu le fais je le fais.

Dulce : Qu'est-ce que vous faites ?

ayaM : C'est haut.

Enrique : Ne regarde pas.

ayaM : On dit qu'on jetait les gens ici.

Dulce : ayaM... vous allez sauter ?

Enrique : Ne regarde pas je t'ai dit.

ayaM : C'est Dulce. Elle a peur.

Enrique : Mais toi tu n'as pas peur... ?

ayaM : On jetait les gens. On a retrouvé des os...

Enrique : Des animaux...

ayaM : On a retrouvé des crânes aussi.

Enrique : C'était il y a longtemps. Personne ne sait ce qui se passait ici.

ayaM : C'était un lieu de sacrifices. Tout le monde le sait.

Enrique : C'était il y a longtemps.

Dulce : ayaM Enrique il y a un drôle de bruit dans la forêt.

Enrique : Elle a peur ta sœur.

ayaM : Vous allez vous marier ?

Enrique : Je l'aime bien.

ayaM : Mais est-ce que vous allez vous marier ?

Enrique : Je suis le fiancé.

Dulce : Je crois qu'il y a quelqu'un.

ayaM : C'est sérieux !

Enrique : Ou bien rester chez mes parents jusqu'à trente ans.

ayaM : D'ici je pourrais m'élancer. Un vol plané en piqué ou passer de liane en liane jusqu'au centre du trou et tout lâcher chute libre dans la gueule ouverte à voir passer les lianes les branches tout ce à quoi je pourrais me raccrocher mais en vérité c'est comme si j'avais les mains liées ou engourdies ou malhabiles et je fais que tomber aspiré par le gouffre comme les ancêtres du temps des sacrifices quand on jetait les hommes par-dessus bord les ennemis et peut-être même aussi les amis. D'ici je pourrais m'élancer en costume de fête de l'or et des bijoux sur le corps une coiffe de plumes multicolores sur la tête un appareil mais rien pour amortir le choc ou empêcher de se noyer dans l'eau turquoise qui tend ses bras là-bas tout en bas. D'ici si je m'élançais y'aurait rien pour m'envoler m'extirper au dernier moment de la gueule béante comme les chauves-souris flap flap flap pas même les plumes de la coiffe qui seraient collées entre elles par le désespoir d'avoir perdu le sens ascensionnel. D'ici je vois rien pour sauver ma vie...

Enrique : Et la danse ?

ayaM : Danser. Une bouteille de cerveza sur la tête. Et les touristes qui tendent des billets. Frappent dans leurs mains... Temps. Y'a combien jusqu'en bas ? Trente mètres ?

Enrique : Si tu le fais je le fais.

Temps.

ayaM : C'est Hanal Pixan.

Enrique : Et alors ?

ayaM : Mourir le jour des morts ?

Dulce : Il y a quelqu'un ayaM. Ça bouge dans la forêt.

Sabryna Pierre

**Résidence en Suède
du 22 février au 8 mars 2013**

Sabryna Pierre



Après des études de littérature et d'arts plastiques, Sabryna Pierre intègre l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre dont elle sort diplômée en 2009. Après STE (texte finaliste du Grand prix de Littérature Dramatique 2011), elle écrit *Personal Jesus* ou la nuit où Richey disparut sans laisser de trace, *Unity Walkyrie* (texte lauréat des Journées d'auteurs 2010) et, pour le jeune public, *Sara*.

En 2011, elle donne pour la mise en scène de Catherine Hargreaves une nouvelle traduction de *La Ballade du Vieux Marin* de S.T.Coleridge (Théâtre de la Croix Rousse, 2012).

En 2012, elle participe au projet Binôme Théâtre/Sciences (dirigé par Thibault Rossigneux, Compagnie Les Sens des Mots) avec Swan Songou la Jeune Fille, la Machine et la Mort, texte issu d'une rencontre avec un chercheur en neurosciences, et représenté au festival d'Avignon (Cour de la Préfecture) et au Théâtre du Rond-Point. Elle fait partie des 11 auteures rassemblées pour l'édition 2013 du Festival Le Paris des femmes, pour lequel elle écrit *Scandaleuse* (mis en espace par Isabelle Nanty, Théâtre des Mathurins, Paris). Elle conçoit et présente également de courtes formes performatives : K.C., brève expérience théâtrale relative à la vie et à la mort de la chanteuse Karen C., au Nouveau Théâtre du Huitième à Lyon et au 108 d'Orléans, 2010 ou encore *Nous, Hôtesse*, au Lavoir Public à Lyon, 2012.

Sabryna Pierre a reçu des aides du Centre national du Théâtre (2010), du Centre national du Livre (2011), et est auteure associée au Théâtre Théo Argence de Saint Priest depuis 2012. En 2013, grâce à une aide au compagnonnage de la DGCA, elle écrira pour la Cie Ariadne. Elle s'est rendue à Montréal en mai 2012 pour participer, dans le cadre du festival Le Jamais Lu, à une classe de maître avec Daniel Danis, puis à nouveau en septembre 2012 pour une lecture de *Unity Walkyrie* lors du festival Dramaturgies en Dialogues organisé par le CEAD. Elle a également séjourné en février 2013 à Stockholm grâce à la bourse Partir en écriture du Théâtre de la Tête Noire de Saran.

Bibliographie

STE et *Unity Walkyrie*, éditions Théâtrales, 2010

Sara, à paraître aux éditions Théâtrales Jeunesse, 2013

Scandaleuse, éditions L'Avant-scène Théâtre, 2013

Note d'intention

J'aime cette chanson de la Divine Comedy, *Sweden*, qui dit « *j'aimerais aller en Suède, quand j'en aurai fini de travailler, où la neige s'étend craquante et immaculée, sous le soleil de minuit, sûre et propre et verte et moderne, brillante et fraîche, libre et simple.* »

Je me trouve à un endroit de mon parcours d'écriture quelque peu chaotique. Je réfléchis à des structures plus complexes – ou tout du moins d'une complexité différente ! – à expérimenter d'autres approches de la temporalité, d'autres schémas de narration que ceux auxquels je suis habituée... Mais pour cela, j'ai besoin d'un temps d'arrêt, d'une plage de temps débarrassée des nécessités du quotidien, et probablement d'un ailleurs.

Pourquoi la Suède ? L'un de mes premiers héros littéraires, *Zozo la tornade* d'Astrid Lindgren, était suédois. Zozo (Emil en version originale !) vivait dans une ferme du milieu du XIX^{ème} siècle. Même s'il ne cessait de faire des bêtises, autour de lui tout finissait toujours par rentrer dans l'ordre. Pour remettre un peu d'ordre dans mes écrits, peut-être faut-il que j'aille dans une ferme suédoise ? Et ce slogan du géant suédois du meuble : RANGEZ ! , j'ai l'impression que l'injonction m'est adressée... Je m'intéresse également aux mythologies scandinaves, dont certains éléments rejoignent mes préoccupations d'écriture. Le concept de Ragnarök, « crépuscule des Puissances » qui marque la fin du règne des dieux est fascinant, car il les inscrit dans une temporalité, donc dans une narration circonscrite... J'ai également, au vu des résultats médiocres de mes compatriotes dans ce domaine, beaucoup de respect pour un pays qui réussit à gagner l'Eurovision en 1974 ET en 2011. Et tant d'autres choses, comme marcher dans la rue et entendre parler une langue totalement inconnue, entrer dans une boulangerie et manger une pâtisserie totalement inconnue, entrer dans un H&M et essayer des vêtements... euh là non, ça ne marche pas.

Je n'irai pas en Suède chercher quelque chose de façon volontariste, mais j'emporterai toutefois deux objectifs. J'essaierai d'abord de prendre le temps d'achever la structure de mon projet en cours, de « ranger » la foultitude de scènes dont je dispose déjà, de les articuler avant de juger de leur validité ou de leur intérêt. Parallèlement, j'essaierai de tester la perméabilité de l'écriture, de laisser l'environnement se déployer de façon inattendue dans les différentes dimensions du texte projet en cours ou nouveau texte), dans son paysage, ses personnages, son rythme ou sa couleur...

En définitive, peut-être que le territoire perdu n'est autre que mon propre rapport au texte et la Suède, plus qu'une variable supplémentaire dans l'équation, un coin de page blanche pour y voir plus clair.

Je me trouverai en Suède du 22 février au 11 mars.

C'est la seule certitude que j'ai aujourd'hui.

« Je veux aller vivre en Suède, s'il vous plaît ne me demandez pas pourquoi, car si je devais donner une raison, ce serait un mensonge »

10 décembre 2012

Lettres de Stockholm

1ère partie : 25 février 2013

Chers amis du Théâtre de la tête Noire,
Chers amis tout court,

Et voilà, depuis le temps qu'on en parlait, j'y suis depuis vendredi : Stockholm, enfin.
Je ne m'étais pas trompée, c'est une ville qui me plaît, je m'y sens à l'aise (enfin, à peu près car j'avais compté sur des températures bien inférieures, du coup je me retrouve avec des chaussures et des vêtements vraiment trop chauds et vraiment très moches, alors que mes habits de d'habitude auraient très bien fait l'affaire, mais passons).

Mon hôtel est situé près de Stureplan, ce qui me permet d'aller un peu partout à pieds. C'est également près de Stureplan que se trouvent les bons endroits pour sortir le soir, mais ça, il n'en est pas question parce que 1. je ne me vois pas sortir toute seule le soir, je suis une jeune femme correcte et sérieuse, oui monsieur et 2. voir paragraphe précédent sur le sujet de ma tenue vestimentaire. Peut-être il y a-t-il là un défi à relever : ultra brushée, maquillée comme une moto volée, persuader un videur que la polaire Queschua, le jean taille haute et les moonboots sont du dernier chic à Paris.

***Pour ceux qui veulent que Sabryna tente le coup, tapez 1, pour ceux qui préfèrent qu'elle continue son investigation de la télé suédoise tapez 2.**

La télé suédoise, parlons-en. Je pense qu'elle a été pensée pour moi. Samedi soir j'ai été gratifiée par SVT 1 (pas le cours de Sciences et Vie de la Terre de 1ères L, mais bel et bien la première chaîne de la Sverige television) des quarts de finale du Melodiefestivalen, soit les éliminatoires pour désigner le candidat suédois à l'eurovision.

J'ai découvert des artistes de grand talent (presque à la hauteur de Thierry Amiel, ceux qui me connaissent bien sauront apprécier le compliment) qui m'ont conduite à travers un arc en ciel d'émotions diverses et variées. J'ai ri, pleuré, dansé, tout ça dans ma chambre de 10 m2. Alors pour cette soirée magnifique, merci Ralf Gyllenhammen (?), ou encore Robin Sternjberg ou Ulrik Münther. Et dans le genre Eurodance ringarde, s'il vous reste encore un peu de second degré, je vous recommande chaudement Alcazar ou Army of Lovers. Et tout ça je le précise, en prenant des notes sur *Mythes et religions scandinaves* de Régis Boyer. Ce soir il y a "Sverige top model".

Hier, dimanche, après le petit-déjeuner du restaurant Ming alias le pays de cocagne (j'y reviendrai, ne vous inquiétez pas, je sais que certaines sont très intéressées par les buffets de petit déj, je me permet d'ailleurs d'emprunter l'expression "pays de cocagne" à Laure G. qui en connaît quelque chose...) et une petite promenade, je me suis dit allez hop c'est pas tout, on écrit. Et c'est là que j'ai trouvé l'idée de ma pièce (j'y reviens plus loin aussi), alors après avoir écrit une page (ce qui me prend quand même deux bonnes heures) je m'autorise à rallumer la télé. Et là, que vois-je? La retransmission d'une représentation du *Fantôme de l'opéra* d'Andrew Lloyd Weber, filmée au Royal Albert Hall pour fêter le 25ème anniversaire de la comédie musicale. A la fin, Andrew vient sur scène faire un discours, avec tous les interprètes de la distribution originale, j'en avais les larmes aux yeux. Deux leçons à tirer de cela : 1. Quand on fait ce qu'on a à faire sans le remettre au lendemain, on est toujours récompensé. 2. Qu'est-ce que je fous dans le théâtre public, alors que mon coeur ne vibre que pour la comédie musicale?

***Si vous pensez que si si, Sabryna doit quand même persister dans le théâtre sérieux, tapez 4, si vous pensez qu'elle doit envoyer son CV à Kamel Ouli sur du papier mauve qui sent la violette et bordé de paillettes, tapez 5. Ceux qui sont en faveur du bilan de compétences tapez 6.**

Ma pièce. Peut-être faut-il que j'y vienne. Patrice et Fanny, et tous les amis du théâtre de la Tête noire je vous sens frémir, à raison. Cette pièce n'a à priori rien mais alors rien à voir avec la Suède. Et tout mais alors tout à voir... avec Orléans. C'est une longue histoire, il va falloir s'accrocher un peu :

Juste avant de partir en Suède, j'étais en résidence à Belfort, où je fais un assistantat à la mise en scène avec Anne Courel. Là, j'ai reçu un texto d'une copine hôtesse, comme quoi il y avait des agressions, avec divers mutilations selon les versions, par un maniaque au rasoir ou par des gangs selon les versions, de filles le long de

la ligne D, pour l'instant dans le 8ème, puis vers le 7ème, et qu'il ne fallait plus sortir le soir. Il y aurait aussi un nouveau "traquenard" sous la forme d'un enfant qui pleure parce qu'il est perdu, et qui conduit la jeune fille qui se proposera candidement de le raccompagner dans un endroit sordide où elle sera violée.

Manifestement le message n'avait pas été rédigé par mon amie, elle l'avait seulement transmis, c'était un genre de chaîne.

Cette histoire c'est n'importe quoi, ça fait 10 ans que je suis à Lyon, elle ressurgit tous les 3-4 ans environ. Il y a probablement des agressions isolées, comme dans n'importe quelle grande ville, mais pas de maniaque... Le problème c'est que cette fois le président de la fac Lyon 3 l'a prise au sérieux et qu'il y a grosse psychose.

Après avoir envoyé un texto bien énervé à l'amie hôtesse qui m'avait envoyé le message, j'en parle avec des copines, et l'une me dit "c'est un peu comme la rumeur d'Orléans dans les années 70, le sociologue Edgar Morin a écrit un bouquin là-dessu".

Je me suis souvenue avoir déjà eu envie de le lire mais ne pas l'avoir fait, alors je l'achète la veille de mon départ. Je commence à le lire hier matin, et c'est vraiment fascinant, comment des lycéennes se sont montées la tête sur un fantasme rocambolesque de disparitions dans les cabines d'essayage des magasins de mode et ont lancé une véritable psychose dans toute la ville pendant un mois ou deux.

Cher Patrice, cher Fanny, chers amis de la Tête Noire, j'ai commencé à écrire une pièce sur la rumeur d'Orléans. La grande question est de savoir si je garde le contexte des années 70 ou si je réactualise avec les légendes urbaines d'aujourd'hui. Les années 70 sont intéressantes, car c'est un moment de grand changement dans le statut de la (jeune) femme, et comme les boutiques incriminées sont des boutiques à la mode, c'est très éloquent... Peut-être serait-il possible de rencontrer à Orléans des femmes qui étaient adolescentes à l'époque, et qui ont vécu la rumeur?

J'en ai parlé à ma mère, qui m'a dit qu'à Paris, c'était le magasin Tati qui était soupçonné d'avoir une trappe dans les cabines d'essayage...

***Si vous pensez que la pièce doit se passer dans les années 70, tapez 7, ou aujourd'hui, tapez 8.**

Bon, je vois que j'ai déjà beaucoup écrit.

Je crois que je vais résumer la description du pays de cocagne pour plus tard (désolée, Laure...).

Ah, un dernier choix à faire sur lequel j'aurais besoin de votre avis :

***Pour ceux qui pensent que Sabryna doit aller voir une version chorégraphiée branchouille de la *Sonate des spectres* au Dramaten tapez 9. Ceux qui pensent qu'elle doit plutôt aller voir *Jesus Christ Superstar* en suédois avec une pop star locale dans le rôle de Jesus, tapez 10.**

Je compte sur vos suffrages!

Biss à tous et à très vite!

Sabryna

Ps : si vous auriez préféré lire un carnet de voyage littérairement intéressant avec de belles photos éloquentes assorties de légendes poétiques, ou alors si vous vous en foutez complètement de ce que je peux bien être en train de trafiquer en Suède, il vous suffit de me le signaler, et je ferai en sorte que les prochains opus de ce genre ne vous tombent pas dans la boîte.

2e partie : le 1er mars 2013

Chers amis du Théâtre de la tête Noire,
Chers amis tout court,

Merci pour vos réactions nombreuses, pour vos petits mots sympathiques, voire vos missives brillantes pour certains, ainsi que pour vos votes.

Au risque de vous décevoir, pour l'instant je ne me suis toujours pas décidée à sortir le soir, désolée pour ceux qui m'ont dit que si je le faisais, ils me demanderaient une photo dédiée. Mais il me reste encore une semaine, qui sait ? C'est drôle, sur ce point vous avez été unanimes...

Hier, j'ai vécu un grand moment de spectacle. J'ai vu *Jesus Christ Superstar* au Göta Lejon. Non «grand moment» ce n'est pas ironique. Je vous annonçais dans le rôle de Jésus une vulgaire «pop star locale», et j'en ressors conquise par Ola Salo (oui avec un nom comme ça il n'aurait jamais pu faire carrière chez nous, j'en conviens). Le programme du spectacle est en suédois mais en convoquant mon (très mauvais) allemand, j'apprends avant que le spectacle commence qu'il a lui-même traduit le spectacle, qu'avec son groupe The Ark il a gagné le Melodifestivalen (cf mon mail précédent !) et donc participé à l'Eurovision, et qu'il a été coach à The Voice Sverige. Ça promet.

(Pour ceux qui sont allergiques à la comédie musicale, vous pouvez passer les 3 paragraphes suivants)

Mais revenons au spectacle lui-même, car les lumières s'éteignent, les apôtres débarquent, et on croirait plutôt les Etoiles Noires de Starmania que les pénibles pseudo-hippies de la version filmique de *Jesus Christ Superstar*. En plus ils sont (pour 85% d'entre eux évaluerai-je à la louche) très mignons et *pas trop* minets. Et il y a un vrai orchestre. Ouah. Le miracle opère : je comprends tout, parce que je connais la version anglaise par cœur, ok, mais aussi parce qu'ils sont très convaincants. Et ils sont si nombreux ! Réflexe machinal j'essaie de les compter et d'évaluer la masse salariale et le coût plateau mais les chiffres dansent eux aussi et zut ce soir je ne suis pas là pour ça. Jésus fait son entrée dans un caddie de supermarché poussé par Marie-Madeleine (publicité subliminale pour Adopte un mec.com ?), les centurions sont des CRS et des gardes du corps... Seule petite réserve : sur l'ouverture et le premier titre (*Heaven on their minds* pour les connaisseurs), Judas paraît en méforme. Comme Marie-Madeleine (quelqu'un pourrait-il lui dire que la mode de la coloration ombrée est terminée ?), il semble atteint du « syndrome Nouvelle Star », qui consiste à vouloir se « réapproprier » un tube en incluant à tout va des syncopes pas toujours heureuses. Mais il va reprendre du poil de la bête par la suite, et se calmer sur les fantaisies, jusqu'à être vraiment très bien lors de son morceau de bravoure (*Superstar*). Un qui fait pas le malin du tout, et qui respecte à la lettre la partition de Sir Andrew, c'est notre Ola national. Peut-être parce qu'il s'est cassé les noisettes à traduire les paroles, alors il n'a pas envie qu'on croit que ça tombe de travers sur les notes. Puis on arrive à la fameuse chanson d'amour entre M.M et Jésus, (*I don't know how to love him*), avec bien, entendu, bisou obligatoire à la fin, et là, survient quelque chose d'étrange dont je n'ai pas souvenir dans le livret original. Judas débarque et les surprend, MM s'enfuit, et Judas essaie à son tour d'embrasser Jésus, qui semble se laisser faire avant de lui coller une grosse claque, et Judas part illico le dénoncer ! La crucifixion comme crime passionnel, Sir Andrew n'était pas allé si loin il me semble.

Les deux heures et des brouettes ont défilé comme un train. Je n'avais pas passé une aussi bonne soirée depuis qu'Olivier Py a arrêté de faire des bons spectacles. En rentrant, je vais sur Wikipédia voir la bio du fameux Ola Salo, et dans les 5 premières lignes je lis : Ola Salo est ouvertement bisexuel, et il a eu de gros soucis aux Etats Unis après avoir fait une blague déplacée sur le 11 septembre, autrement dit, question crucifixion médiatique, il a l'air de plutôt s'y connaître. Dramaturgiquement je comprends mieux. Voilà une appropriation du rôle bien plus intéressante que les syncopes ! De quoi passe-t-on à côté quand on ne connaît pas le contexte local... Kamel Ouali, ou Dove Attia, tu peux m'engager comme assistante, je maîtrise !

Je me pose cette question : qui en France aurait à la fois l'aura et la voix pour *Jesus Christ Superstar* ? Je serais bien incapable de réunir un casting... Thierry Amiel a la voix, mais pas, hélas, l'intelligence et le parfum de scandale, M.Pokora fait trop gentil (et il fait déjà Robin des bois, je crois que je vais demander ça comme cadeau pour Noël). Brian Molko de Placebo (avec l'accent luxembourgeois ?) : pas assez beau... J'attends vos suggestions.

Bon... cet après-midi je vais voir l'expo David LaChapelle à Fotografiska. Ce n'est pas un de mes photographes préférés (un peu trop putassier à mon goût, eh oui, même moi j'ai des limites en la matière...) mais j'adore le titre de l'expo : Burning Beauty.

Et dimanche *Sonate des spectres*, mise en scène et chorégraphie de Mats Ek. Parce que Laure, dans sa grande sagesse, a encore une fois raison (« tu es à Stockholm, merde, vas TOUT voir »).

J'ai encore beaucoup écrit, je vais encore devoir remettre la description du pays de cocagne à plus tard. Comme certains privilégiés le savent déjà, et pour vous faire rêver un peu, au petit déjeuner du restaurant Ming il y a un gaufrier à disposition, avec une jarre de délicieuse pâte à gaufre. On se fait sa gaufre soi-même en direct, comme ça elle est toujours chaude, et il y a de la vraie chantilly à mettre dessus, et de la confiture de framboise, ou juste du sucre si on est raisonnable. Voilà voilà.

La pièce avance. C'est très étonnant. Comme certains éléments resurgissent, et comment on peut les utiliser différemment des fois précédentes. Est-ce qu'au fond on ne passe pas sa vie à écrire la même chose de façon différente ? Ou alors différentes choses avec les mêmes outils ? C'est drôle, beaucoup de gens ont voté pour que ça se passe et dans le passé ET dans le présent (et une personne pour le futur...), pour l'instant ça se passe... quand on veut. Pour l'instant c'est un peu plat, voire raplapla, mais je ne me fait pas de soucis, ça va décoller. Au pire j'irai au restaurant Ming demander un peu de levure de la pâte à gaufre.

Je m'arrête là pour aujourd'hui

Vous trouverez deux trois photos en pièce jointe...

Bises

Sabryna

3e partie : le 4 mars 2013

Chers amis du Théâtre de la tête Noire,
Chers amis tout court,

Plus que cinq jours à passer ici, avant de rentrer, et hum, petite angoisse à l'idée du retour.
C'est complètement idiot, mais chaque fois que je rentre d'un voyage, j'ai peur de trouver une catastrophe, du genre fuite d'eau ou de gaz dans mon petit appartement adoré, ou mauvaise nouvelle dans la boîte aux lettres ou sur mon répondeur pas consulté depuis deux semaines ... Ça me vaut toujours un sale quart d'heure entre mon arrivée à l'aéroport où je rallume mon portable, et le moment où je m'écroule sur mon canapé, les mains pleines des pubs et de lettres de retard de la bibliothèque.

Aujourd'hui j'avais prévu d'aller chez Ikea, mais je vais vous surprendre, je n'y suis pas allée. Il a fait un soleil magnifique, 4°, la ville est trop belle, je n'avais pas envie de passer trois quart d'heures dans un bus pour me retrouver dans une sordide zone industrielle à errer, comme dit la dame de la réception de l'hôtel à qui j'ai demandé son avis, dans « le même magasin que partout ailleurs ».

En parlant de même que partout ailleurs. Hier je suis allée voir la *Sonate des Spectres* au Dramaten. Il semblerait que le public d'ici soit à peu près le même que chez nous : des personnes âgées (effet matinée oblige), des cultureux (me dites pas comment, on les reconnaît même en V.O) avec leurs gamins-tellement-avancés-pour-leur-âge-qu'on-peut-tout-les-emmener-voir-c'est-fabuleux-quelle-chance-n'est-ce-pas, quelques lycéens, et deux-trois hipsters qui avaient réussi à se lever avant 16h.

Qu'on soit bien d'accord c'était un spectacle magnifique. Je ne soupçonnais pas autant d'humour à Mats Ek, dont je n'avais vu que *Giselle*. Evidemment je n'ai rien compris à ce qui se disait, et pourtant j'avais lu le texte il y a pas si longtemps il me semble. Il faut donc en déduire, même si ça paraît honteux (d'autant plus que des gens avec qui je travaille vont lire ça !) que ma connaissance littérale de l'œuvre de Strindberg est bien moins approfondie que celle d'Andrew Lloyd Weber.

La *Sonate* était un spectacle magnifique, je le répète, et j'ai passé un très très bon moment. Mon seul regret : c'est exactement le genre de chose qu'on aurait pu voir, avec surtitres, à l'Odéon ou au festival d'Automne, ou à la MC2. Si j'étais à la programmation d'une de ces vénérables institutions, c'est le spectacle que j'achèterais les yeux fermés et le (gros) porte-monnaie grand ouvert. Juste j'aurais aimé voir quelque chose qui reflète ce que les artistes de ma génération peuvent faire ici. Malheureusement la barrière de la langue a restreint les choix. J'ai été très tentée par une production de *Martyrer* de Mayenburg, mais presque 2h de monologue en suédois, sur un texte qui n'est pas encore publié en France, c'est s'exposer à beaucoup (trop) de frustration, non ?

Samedi soir, je m'attendais à voir la dernière demi-finale du Melodiefestivalen, mais non ! La dernière demi-finale était celle que j'ai vue la semaine dernière, et là c'était la « dernière chance », où ils repêchent deux candidats pour la finale, qui aura lieu samedi prochain. J'en connais une qui va guetter les résultats !!! J'étais super contente que Robin Sternberg soit repêché, mais alors l'autre, qui est un sosie de Justin Bieber en pire si c'est possible, ça craint. Bon, nous avec Amandine Bourgeois on est mal partis aussi, mais n'oublions pas que c'est la chanson qui concourt avant tout, et quand la musique est bonne, peu importe le flacon... Et si vous n'avez pas encore assez ri la dernière fois avec Alcazar, ou que vous en voulez plus, voici encore une gloire de la danse suédoise : Martin Rolinski. C'est un genre d'Owen Wilson sans le second degré. Il ne sait pas chanter, il ne sait pas danser, il a la grâce d'un baril de lessive, mais il est joli, heureusement qu'il a ça pour lui.

<http://www.youtube.com/watch?v=3oqWJcaFrnQ>

Pour celles d'entre vous qui me demandent si j'ai croisé Alexander Skasgård, la réponse est oui, sur un abribus, et son père aussi, il accueille les gens à l'aéroport (voir photos en pièce jointe). C'est une famille très versée dans les transports (petit clin d'œil à Eve, professionnelle de l'urbanisme en général et des transports en particulier!).

Bon, voilà pour aujourd'hui... Le pays de cocagne, j'aurais du mal à le décrire, il faudra faire ça de vive voix...

A très vite et bises,

Sabryna

Titre en cours

Sabryna Pierre finira son texte commencé en résidence à Stockholm lors d'une Résidence à la Chartreuse de Villeneuve les Avignon du 23 février au 7 mars 2015.

Extrait / début de la pièce

1. LA RUE ROYALE

LA JEUNE FILLE

je descends la rue royale
tête bien droite
épaules dégagées

la rue royale mérite un port de princesse

L'HOMME

surtout quand on s'imagine en être la propriétaire

LA JEUNE FILLE

j'aime cette ville comme si elle m'appartenait
comme si on l'avait bâtie pour moi
j'y suis née
je n'en suis jamais partie
et dieu seul sait que j'aurais pu pourtant

L'HOMME

il y a deux ans on lui a proposé d'intégrer un grand lycée parisien
en tant que pensionnaire

LA JEUNE FILLE

Paris ce n'est pas si loin
j'aurais pu rentrer tous les weekends
mais j'ai répondu non merci
je préfère rester ici

LA JEUNE FILLE ET L'HOMME

pourquoi ?

LA JEUNE FILLE

parce que je m'y sens bien

L'HOMME

et surtout parce qu'elle sait que l'internat coûte cher
et même si ses parents lui ont dit
c'est toi qui choisis
elle savait qu'ils n'en avaient pas vraiment les moyens
alors elle a répondu

LA JEUNE FILLE ET L'HOMME

je resterai ici

LA JEUNE FILLE

elle sourit

si je regrette ?

je ne suis pas le genre de fille à avoir des regrets

silence

L'HOMME

sous le soleil de janvier

elle descend la rue royale comme une tête couronnée

avec dans la poche de sa veste

l'enveloppe

LA JEUNE FILLE

j'ai reçu l'enveloppe la semaine dernière

L'HOMME

cadeau de Noël tardif

deux billets glissés par une vieille tante dans une carte de vœux aux couleurs délavées

une de ces mannes inespérées

d'autant plus précieuse qu'on ne l'attendait pas

ou plutôt qu'

LA JEUNE FILLE ET L'HOMME

on ne l'attendait plus

LA JEUNE FILLE

tout à coup je me souviens que la poche de ma veste ne ferme pas bien

alors sans ralentir le pas

sans m'arrêter de descendre la rue royale

je cherche l'enveloppe du bout des doigts je ne la trouve pas

L'HOMME

normal elle est dans l'autre poche

LA JEUNE FILLE

oui dans l'autre poche c'est bien là qu'elle est

la jeune fille soupire de soulagement

j'attrape l'enveloppe

et avec assez de détermination pour ne pas la laisser tomber

L'HOMME

mais avec assez de détachement aussi

pour ne pas attirer l'attention

-on n'est jamais trop prudente-

LA JEUNE FILLE

je la transfère de ma poche à mon sac à main qui

L'HOMME

lui

LA JEUNE FILLE

a une fermeture éclair

LA JEUNE FILLE ET L'HOMME

mission accomplie

L'HOMME

bien joué

silence

L'HOMME

j'aime la façon dont cette frayeur feinte accélère son pouls
ses palpitations son excitation soudaine
nous serions en plein mois d'août nous pourrions probablement observer
une fine transpiration perler sur sa lèvre supérieure dans son décolleté et sous ses aisselles
mais c'est l'hiver
hélas

LA JEUNE FILLE

j'aime ces pics d'adrénaline
j' imagine que c'est ce qu'on ressent quand on avale un shooter d'alcool fort
comme si on éteignait brutalement la lumière avant de la rallumer aussitôt
un noir bref et brutal pour qu'on apprécie davantage le jour
un flash d'angoisse nécessaire pour faire aimer la tranquillité des choses
et ces tâches qui dansent sous les paupières

L'HOMME

la persistance rétinienne

LA JEUNE FILLE

j'aime ces moments où tout à coup ma vie semble être

L'HOMME

quelque chose qu'elle n'est pas ?

LA JEUNE FILLE

quelque chose qu'elle n'est pas

William Pellier

**Road-movie en vélomoteur
de Lyon à Orléans
en passant par le Forez et la Creuse
du 27 février au 8 mars 2013**

William Pellier

William Pellier est l'auteur de textes théâtraux et de récits qui oscillent entre essai et fiction. Son œuvre, hétérogène dans sa forme et son sujet, met souvent en scène des personnages aux prises avec le langage, égarés dans l'attente d'une conclusion ; cette métaphore tragique de l'existence est cependant dynamitée par l'humour et l'ironie. Ses pièces, à la mécanique complexe, offrent une grande latitude d'interprétation ; elles défient les logiques attendues, privilégient la question de la représentation théâtrale et sa réception. En 2011, il est traduit en allemand et en italien. En 2007, il prend part à l'aventure Partir en écriture au Spitzberg, commande d'écriture du Théâtre de la Tête noire, d'où il ramène *Vesterne*, fable montrant les tentatives de la famille, la faune sauvage, la médecine et la banque pour se sortir de l'ornière. En 2011, lauréat du concours *Science fictions*, organisé par le Domaine d'O et les Éditions Espaces 34 à Montpellier, il écrit *Le Facteur bancal*, fiction documentée sur la science et l'idiotie.

Bibliographie

Aux Éditions Espaces 34

Le tireur occidental, 2004

Grammaire des mammifères, 2005

La vie de marchandise, 2009

Site : <http://forets.free.fr>

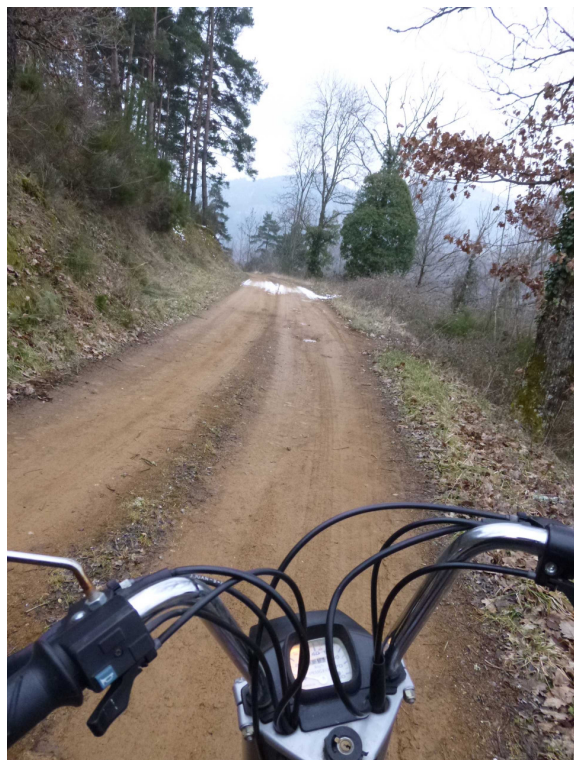
Note d'intention

Mon pays profond
Ou
Le pays profond
Ce serait un voyage au conditionnel
Entre deux points de la carte
On irait de la ville numéro un
À la ville numéro deux en empruntant les routes numéro tant et tant
On penserait à Cortazar et à sa traversée par l'autoroute du paysage français
On tracerait des cercles de 50 km de rayon
Et on trouverait des points de chute
L'expérience serait celle du déplacement
Alors on pense à Gérard
On pense soudain à lui sur sa mobylette dans Mammouth
Comme lui, les cheveux au vent
Le gros Gérard dont les frasques nous préoccupent
Gérard en Belgique, Gérard chez les Russes
Gérard saoul salue un dictateur
C'est moi qui écrit mais c'est Gérard qui voyage
En chemin, on questionnait les gens
Ça va ? Ça va comment ? Ça va comment la France ?
Voyez
Moi je ne pars pas
Je ne prends pas d'avion, je ne fais pas d'exil

Dans la bonne année et la bonne humeur

William Pellier
16 janvier 2013

En route



27 février 2013

Je suis parti un peu tard de Lyon, à trois heures. Arrivé à six heures dans ma première chambre d'hôte, tenue par un Belge. C'était assez mal chauffé, car c'était dans une dépendance, mais la couette était très épaisse. Il est mariée avec une tunisienne, qui est médecin, et comme elle n'était pas là, il m'a demandé s'il pouvait manger en ma compagnie le poulet aux olives qu'il avait préparé. Auparavant, il m'avait proposé un whisky, et il m'a servi un demi-verre pour finir la bouteille. Résultat : pompette. Là, je suis au MacDo de Feurs. Ils te mettent des glaçons dans le Fanta, même quand il fait 2° à l'extérieur. La prochaine étape, c'est dans les monts du Forez. Je roule assez lentement, 30 km à l'heure. Bon, là, ils viennent d'enlever la porte du MacDo, parce que la vitre était

un peu cassée. Et le froid s'engouffre. C'est génial McDo !
Mais bientôt, il n'y en aura plus, quand nous pénétrerons dans la Creuse.

3 mars 2013 : Toujours jeune!

Eh oui la mobylette ça Creuse et parfois ça glisse.

Dans le Forez, ça peut vite déraper.

Après le cap plein ouest : les Monts du Lyonnais, les Monts du Forez, les Monts du Massif Central et le plateau de Millevaches, les pieds dans le lac de Vassivière.

Jean-Louis me prend en photo. On la refait deux fois : avec et sans le casque. Ensuite on se dit au revoir. Voici venu le temps du virage à 90° et du cap plein nord : l'Indre, le Loir-et-Cher, et le Loiret.

Il fait hyper froid, c'est normal à plus de 40 à l'heure.

À bientôt
William Pellier

Extrait "Le Pays profond", texte en cours d'écriture

Le bon coin

http://www.leboncoin.fr/motos/399947233.htm?ca=22_s

Mobylette PEUGEOT modèle VOGUE

Mise en ligne par eric le 30 janvier à 17:39.

Prix : 450 €

Ville : Gleizé

Code postal : 69400

Année-modèle : 2002

Kilométrage : 8 000 KM

Description :

Mobylette PEUGEOT modèle VOGUE, 8 000 kms, vendue avec les 2 sacoches. La mobylette a été révisée chez BERNARD 2 ROUES. Prix ferme, personne pas sérieuse s'abstenir. Valeur neuf 1500 euros.

Liste matériel

Clé à bougie

Tournevis cruciforme+ plat

Clé à molette + clé écrou arrière

Clé alène (carter du variateur)

Pompe à vélo + adaptateur embout

Démonte pneu

Chambre à air

Courroie

Câble + sucre

Ampoule

Bougie BR7HS

Bidon d'huile

Jerrican

Cutter

Chiffons

Un peu de méthode bon sang

je prends trois cartes Michelin au 1/200000e. Rhône-Alpes, Auvergne et Centre. Si je pars plein ouest de Lyon, j'arrive à Clermont-Ferrand, je passe pile sur le Puy de Dôme, puis j'arrive au lac de Vassivière. Ensuite en remontant plein nord, je frôle Guéret, et j'arrive à Orléans. Alors je trace un trait en ligne droite (pas tout à fait, il y a la courbure latitudinale), depuis Lyon jusqu'au lac de Vassivière. Puis un trait droit qui remonte jusqu'à Orléans. Le trait mesure 232,7 cm (multiplié par 2, j'obtiens le nombre de kilomètres en ligne droite : 435,4 km). Je divise 232,7 par 11 (11 étapes), ce qui donne 21,15 cm par jour (soit 42,3 km en ligne droite par jour). Ensuite, tous les 21,15 cm, je fais une marque sur mon trait et je cherche quelqu'un pour m'héberger.

Mardi 26/2/13

Cottance (42), La Croix-St-Jean, Luc Herben

Mercredi 27/2/13

St-Priest-la-Vêtre (42), À l'orée des sapins, Enza & Edmond Boisset

Jeudi 28/2/13

La Roche-Noire (63), Chemin de la source, Gisèle & Hubert Chabry

Vendredi ¹/₃/13

Prondines (63), Lieu-dit Vedeux, La Ferme de Chadet

Samedi 2/3/13

Croze (23), Les Tardérons, Jean-Louis & Carmen

(Après 2 virages, c'est à gauche)

Dimanche 3/3/13

Sardent (23), Marque, Thérèse & René Brunel

Lundi 4/3/13

Aigurande (36), Hôtel le Relais de la Marche, 45 place du champ de foire

Mardi 5/3/13

Ardentes (36), Le Moulin de Villejovet, Jacqueline Martin

Mercredi ⁶/₃/13

St-Georges-sur-la-Prée (18), Daniel & Jacqueline Lefèvre

(À droite de l'église, direction Dampierre, avant Le Plessis, sur la gauche)

Jeudi 7/3/13

La Marolle-en-Sologne (41), Catherine Havet

(Sur la D925, à droite avant La Marolle)

Vendredi 8/3/13

Orléans

Le premier c'est Luc il est Belge. Sa femme est tunisienne. Il dit je vous ai fait quelque chose de spécial. Je peux manger avec vous. C'est un poulet aux olives. Il enlève la peau du poulet. C'est moins gras. J'ai enlevé la peau. Effectivement c'est moins gras. Il travaillait dans l'air comprimé. J'ai tout arrêté pour faire ça. J'ai donné. Le monde de l'entreprise c'est un monde dur. Je suis content d'avoir arrêté. Vous voulez un apéritif. Qu'est-ce que vous voulez comme apéritif. Vous aimez le pastis. Le Martini. Je n'aime pas le pastis. Du whisky. Du whisky. Je reviens. Il met une bûche dans le poêle. Il revient avec un verre à demi-plein, à demi-vidé, un verre de whisky, en tout cas il est bien rempli. C'est le fond de la bouteille. Vous voyez assez. Rapprochez-vous de la lampe. C'est l'arbre qu'on voit sur la photo. Oui c'est lui. Ce serait le propriétaire de la ferme qui l'aurait planté là quand son fils est né. Son fils il a aujourd'hui dans les quatre-vingts ans. C'est un arbre qui n'est pas si vieux. Le terrain va jusqu'à là-bas. Ici vous serez au calme. Qu'est-ce que vous prenez au petit déjeuner. Du café. Avec du lait. Non pas de lait. Ma femme travaille. C'est moi qui fais la cuisine. Ça ne me déplaît pas. Elle est médecin. J'étais dans l'air comprimé, en Europe, puis en Afrique du Nord. Comment on produit l'air comprimé. Ce sont des turbines. Il y a des clapets anti-retour. C'est la force de l'air qui fait clapet. C'est très puissant l'air. Parfois on nous appelait pour l'étanchéité d'une centrale nucléaire. On injecte de l'air. L'air est filtré. Je vous laisse manger la salade. Voici la sauce. Je vous rejoindrai pour le poulet. C'est une recette du Maghreb. Il y a des épices. Vous aimez. Il y a beaucoup d'olives. J'ai ouvert il y a deux ans. Vous mettrez un mot dans le livre d'or. Je ne le lirai pas. Je le lirai quand vous serez parti.